

Revue *Sur Zone* n° 25
novembre 2015
(*Poezibao*)

Jacques Lèbre

Notes 2004-2008
(un choix)

NOTES 2004-2008 (un choix)

Un homme vient de sortir de la prison de Moulins où il a été enfermé pendant 46 ans. Il a aujourd'hui soixante et un ans et n'a rien connu d'autre, dit le journal. Il ne savait pas qu'il allait sortir, il a fini de s'habiller sur le trottoir. "S'ils m'ont laissé sortir, c'est peut-être parce que je n'en ai plus pour longtemps. Je n'ai plus qu'un poumon, j'ai perdu l'autre au bagne. J'ai que du plastique dans la bouche." Avec son pécule amassé pendant toutes ces années (on ne sait pas quelle somme), il envisage d'acheter une petite maison. Mais personne ne l'a préparé à cette liberté, personne ! Sa sortie s'avère donc aussi brutale que son enfermement, il y a 46 ans.

Les rendez-vous notés dans les agendas d'une personne disparue ressemblent à ces piquets de clôture qui indiquent le tracé d'un chemin pris sous une couche de neige.

Ne pourrait-on pas voir une revue de poésie comme une constellation où les étoiles brillent plus ou moins ? Nous n'avons pas tous la même vue.

Moi, je ne me dirai jamais poète. Je ne suis pas poète. Je l'ai peut-être été en écrivant quelques poèmes, mais après les avoir écrits, je n'étais plus qu'un type quelconque dans la rue. (Henri Thomas).

Aux yeux des autres il suffit qu'un homme ait écrit un bon poème pour qu'il soit poète. À ses propres yeux il n'est un poète qu'au moment où il en est à sa dernière révision d'un nouveau poème. L'instant d'avant, il n'était encore qu'un poète potentiel ; l'instant d'après, il est un homme qui a cessé d'écrire de la poésie, peut-être pour toujours. (Wystan H. Auden).

La façon dont tu regardes les scènes de la rue, en t'arrêtant parfois pour les observer, plus épaisse et plus terrestre que la mienne qui du coup serait plus aérienne (en passant). Tu es plus concernée, plus happée que moi par ces scènes qui interpellent ta curiosité enfantine et qui sont parfois la nourriture de tes propres notes dans leur charge d'humanité.

On habitait à l'étage et il suffisait de descendre l'escalier pour se retrouver dans la salle de classe. C'était ma mère qui était mon institutrice et je regrette beaucoup de n'avoir jamais eu de trajet – dehors – pour aller à l'école.

La vieille dame du village, et bien plus ouverte que ses enfants qui l'en dissuadent, raconterait bien volontiers les péripéties de sa longue vie cévenole ("Il faudrait arranger un petit peu, enjoliver."). On sent qu'elle aimerait que ses souvenirs puissent rester sur terre après elle. Il y a de fortes chances pour qu'il n'en soit rien, mais elle le sait intuitivement : avec chaque mort, c'est aussi toute une mémoire qui disparaît, à jamais.

Une liberté encombrante.

Un jour, on ne sera plus là. Ce là fait pour me retenir à chaque instant et qui, le moment venu, n'en fera rien.

Nous apparaissions sur des clichés qui ne nous appartiennent pas et bien après notre disparition nous serons ces inconnus souriants sur des photographies ressorties d'un tiroir après le décès d'un proche.

Je peux sans doute lire deux recueils d'un même poète dans une journée, mais passer d'un poète à un autre, non, je ne peux pas. Il faut un certain laps de temps, comme de traverser un tunnel pour passer d'un paysage à un autre.

Chaque homme sent que le monde disparaîtra avec lui. "Le monde", c'est abusif, "un monde", c'est certain : celui des êtres et des choses ; des usages et des paysages qu'il a connus et qui n'existent plus que dans sa mémoire. (Paul de Roux).

Mise en place du niveau d'alerte pour la canicule. Pourtant, il y aurait une mesure de bon sens et toute simple à prendre pour soulager un peu tout le monde, et d'abord les personnes âgées : revenir à l'heure d'hiver pour que la nuit tombe une heure plus tôt.

Je lis la lettre qu'Armel Guerne envoya à Cioran et à sa femme le 3 mai 1975 : *Mais vous devriez quand même aller tous les deux faire une visite à votre amie dans le Gard, en été, quand il fait beau. Les chèvres, la maison nue, les âpres vérités retrouvées, le paysage et son humeur...* Après "Gard", le chiffre 192 renvoie à la note suivante : *Il s'agissait d'une amie roumaine qui avait quitté Paris depuis longtemps pour élever des chèvres dans le Gard, et récemment proposé à Cioran de lui rendre visite. Il hésitait, parce que la maison, très isolée, était dénuée de toutes commodités. "Mais c'est Lola !", me dis-tu. Et tu poursuis : "Elle avait connu Henri Miller, elle écoutait France-Culture sur son transistor, une mèche de cheveux lui barrait élégamment le visage pour masquer une cicatrice parce qu'elle était passée à travers le plancher de sa maison. Elle avait des mains comme des racines, elle trayait toutes ces chèvres. Elle se déplaçait en méhari pour faire ses courses à Lasalle et pour vendre ses pélardons qui étaient très bons."* Maintenant Lola est morte et je ne l'ai jamais vue. Du col du Mercou, on voit la bâtisse au loin, dans le haut d'une pente à la végétation rase.

Écrire pour un romancier, j'imagine, avec toute la littérature derrière soi, c'est être devant, et tout seul.

Sur l'aire de l'autoroute tu me fais tout de suite remarquer ce camion immatriculé en Tchécoslovaquie parce que tu viens de voir le nom de l'entrepreneur sur la bâche à l'arrière et sur le côté du véhicule : Kafka.

Quand j'étais enfant, puis adolescent, tout cela n'existait pas encore : la pollution, le sida, la vache folle, la grippe aviaire, le réchauffement climatique. Est-ce voir comment le monde évolue ?

Puisque maintenant il est question de dépister les délinquants dès la maternelle, c'est dans quarante ou dans cinquante ans que cela deviendra vraiment intéressant ! Quand on pourra reprocher à un candidat à la présidence de la République d'avoir volé des bonbons, montré sa quiquette, de s'être battu pour un jouet dans la cour de récréation. Parce que son dossier, bien sûr, l'aura suivi jusque là et que, candidat à cette présidence, il continuera encore de se battre comme un sale gosse dans la cour de la France.

Pendant le repas : "Vous avez des choses en préparation ?" Non, je n'ai rien en préparation. "Vous savez, il y a tellement de poètes qui ont des choses en préparation !"

J'ai bien vaguement entendu le poème qui frappait à la porte, mais comme je ne me pressais pas pour aller lui ouvrir, il est reparti avec ce qu'il était venu me dire.

"En France, c'est bien connu, il y a environ 400 lecteurs de poésie.", a dit un poète dans une émission radiophonique. Mais la collection Poésie/Gallimard vend plus de 400 000 exemplaires par an (*Le Magazine littéraire* n° 396, mars 2001). Question : serait-ce les soi-disant 400 lecteurs qui achèteraient chacun, chaque année, 1000 exemplaires de cette collection ?

Ce ne sont pas les chiffres qui sont totalitaires (un mathématicien s'insurgerait), c'est l'utilisation qu'on en fait.

Ce que dit Andréa Zanzotto de la poésie de Pétrarque dans ses *Essais critiques* que viennent de publier les éditions Corti : *La poésie de Pétrarque est également animée par ce qu'en définitive on pourrait qualifier de désir d'une autre histoire. À "celle" que nous avons – qu'il avait sous les yeux –, il semble opposer d'entrée un refus qui est à la fois distraction, malaise, et fin de non-recevoir [...] Bien loin d'être une évasion stérile, ce caractère évasif est l'indice de la postulation toujours renouvelée d'un sens appelant depuis l'ailleurs, et apparaissant donc comme inné à la poésie dans la mesure où celle-ci se situerait à l'orée des événements de cet univers si tristement tramé, dont elle viserait à sortir, aussi bien vers l'édification des formes, que vers l'espace d'une autre histoire...*

Le dernier repas entre amis ne s'est pas merveilleusement passé. Sans doute contrarié (mais par quoi ?), Paul a décidé qu'il n'aimait que la cuisine française et il n'a pas touché à son plat thaïlandais dans ce restaurant (très bon) que Robert avait choisi pour nous.

Le poème de Hans Magnus Enzensberger intitulé *J.I.G. (1738-1814)*, il s'agit de Joseph Ignace Guillotin, commence par la description de la guillotine, élément par élément, en pièces détachées en quelque sorte. Chaque élément est précédé d'un chiffre, et parfois d'une lettre (*1, 1a, 1b, 1c*, etc.). On peut donc penser qu'il s'agit d'un objet (meuble ou instrument) à monter soi-même.

Tu te lèves de table et à peine debout tu perds soudain l'équilibre. Je t'interroge du regard : "J'ai marché sur une miette."

Quelle générosité, pourrait-on d'abord penser : "Matignon lance l'ordinateur à un euro pour les familles modestes". Seulement, lit-on dans la suite de l'article, ensuite les familles devront payer la connexion internet à quinze euros par mois.

Est-ce que ne pas avoir d'ordinateur c'est être exclu ? Exclu de quoi ?

Tu me demandes avec un peu d'ironie pourquoi j'ai souligné cette phrase dans le texte de Merleau-Ponty sur Cézanne : *Il ne tolère pas la discussion, parce qu'elle le fatigue et qu'il ne sait jamais donner ses raisons.*

Mais qui est comme son voisin ? Personne. Parle-t-on d'intégrer son voisin ?

Parfois, des phrases prennent forme presque toutes seules dans la pensée, mais dès qu'on veut les écrire c'est la débandade. On dirait qu'un chat, lui aussi caché dans les pensées, prend un malin plaisir à défaire la pelote.

Ce qu'on lit et qui fait chaud au cœur parce que soudain l'on se sent un peu moins seul dans ses goûts et ses admirations, par exemple ce que dit Georges Perros à propos de la correspondance de Paul Valéry : *L'essentiel, peut-être, de la correspondance initiale, c'est qu'elle réduit à rien l'absurde mythe de "l'homme sec", dont Valéry fut une des plus fières victimes, n'acceptant aucun compromis, et devant finalement confier au plus secret du verbe ses trésors d'affection non déçue, non brisée, mais "rendue"*. Je me souviens de ma lecture d'*Ego scriptor* dans la collection Poésie/Gallimard. Dans les *Petits poèmes abstraits*, par exemple, il y a déjà, en filigrane, les prémices de la poésie telle qu'elle apparaîtra au début des années 50, avec d'un côté Philippe Jaccottet et de l'autre André du Bouchet. Grande sensibilité donc, et grande modernité de Paul Valéry. Qui n'a jamais lu *Ego scriptor* ne peut que le méconnaître.

Avenue Reille, parce qu'il tombe autant de feuilles qu'il en balaie, j'échange un regard avec un balayeur noir qui éclate de rire devant l'absurdité de sa tâche.

Tchekhov : *Il n'y a pas besoin de sujet. La vie ne connaît pas de sujets, dans la vie tout est mélange, le profond et l'insignifiance, le sublime et le ridicule.*

Pensées qui traversent en dehors des clous : je n'aimerais pas revivre ma vie.

Les anges ? Mais ne serait-ce pas, dans un matin froid, ces petits bouts de chair rose dans le coton des nuages ?

Paul Valéry : *L'âme est l'événement d'un trop ou d'un trop peu.*

Les peintures de Gilles Aillaud, avec d'un côté les animaux du zoo et de l'autre les paysages d'Afrique, et donc ce paradoxe : l'enfermement des animaux créerait un éloignement qui ne pourrait jamais être comblé (*à travers une brèche d'incompréhension*, disait W.G. Sebald dans *Austerlitz*) ; leur liberté préserverait la possibilité d'un rapprochement dans une distance qui ne serait pas infranchissable.

En les épluchant dans la fatigue du soir : des embruns de carottes sur le visage.

En matière de poésie : pas d'autorité.

"Ceinturé de sueur sous le cagnard", cela m'est venu en fumant une cigarette sur le balcon et j'ai pensé à Georges Navel.

Un gouvernement qui dénierait aux juges le droit d'avoir leur libre arbitre. Une justice qui dénierait au délinquant le droit d'être autre chose que son acte.

Seul bruit au col de Bès en fin d'après-midi à notre retour de Bonperrier, le sifflement des ailes des martinets lorsqu'ils nous frôlaient.

Un discours présidentiel ou bien des propos de comptoir ?

À mon dernier appel à la clinique, après l'au-revoir il s'est contenté de poser le combiné sans le raccrocher, si bien que je suis resté un moment à entendre des voix lointaines comme dans un mauvais rêve.

"... et surtout pour la première fois, un projecteur télescopique surpuissant posté face aux barres, chargé de surveiller chaque mètre de parking, et le balcon de chaque appartement". Et cette violence-là, cette incroyable agression lumineuse braquée sur les gens de la banlieue, cela n'effraie pas les journalistes ? Eh bien non.

Une lune couleur de figue.

En passant près d'eux : "Les sentiments ne sont pas les mêmes". C'est ce que disait une jeune fille à un jeune homme à l'entrée du square aux alentours de minuit. Le jeune homme avait les yeux baissés vers le sol, il avait l'air triste.

Une enfance sera toujours vécue de plein fouet.

Deux quidams devisaient en marchant sur le trottoir, l'un avait sa main posée sur l'épaule de l'autre. Assis à une terrasse, une tasse à la main, le geste suspendu à hauteur de poitrine, une éclaircie passait sur le visage de l'homme qui les regardait passer.

La fille et la mère. La fille, environ 70 ans, et la mère ? Tous les soirs elles sortent du square, bras dessus bras dessous pour faire leur petite promenade dans le quartier. Puis elles reviennent, bras dessus bras dessous, dodelinant (comme des palmipèdes) à petits pas : sur le bord glissant du monde.

J'ai remarqué que j'accélérais l'allure lorsque j'étais angoissé à l'idée que l'on ait pu se tromper de chemin.

La perspective de quitter le lieu bientôt commence à me rendre distrait quant au lieu.

C'est la poésie qui vous tient par la main, le temps d'un poème. Le poète n'existe pas. Car il n'a aucun pouvoir sur la poésie. (Un sabotier mérite d'être appelé sabotier en ce qu'il a le pouvoir de faire des sabots quand il décide de se mettre à son établi.) Aujourd'hui, j'ai rouvert les Carnets de Paul de Roux.

Peter Handke : *Accompagner, ou prendre son propre chemin en lisant [...] Accompagner et voir son propre chemin, voilà ce qu'est la lecture.*

Aux hululements d'une chouette, suivre ses déplacements dans la campagne nocturne.

Mes chères mésanges dans le noyer.

Ce propos de Simon Hantaï qui est mort le 12 septembre : *Je me suis retiré du centre, parce que vouloir se placer au centre n'a aucun sens, interdit d'avoir une vision critique.*

Les eaux du poème coulent dans des galeries souterraines. Parfois j'ai l'impression qu'une légère humidité gagne la surface, mais ce n'est pas très net. J'attends la résurgence, sans savoir où, ni quand.

(Quelques notes des années 2003 à 2005 ont été publiées dans *Le Paresseux* n° 31).

©Jacques Lèbre